LES MONSTRES DU PHARE

S'il faisait moins sombre, je jurerais te voir m'observer depuis les vagues. Caché, emmitouflé dans la masse d'eau noire. La couche la plus froide qui te scille les orteils, et le haut de ton corps, à la surface, qui brasse, brasse la flotte. Il y a si peu de lumière... impossible de savoir si c'est toi. Je le sens, ce soir, tu étires et dénoues les courants du bout des doigts. Ce soir tu te noies, ce soir, c'est les algues et pas mes mains qui te saisissent les poignets, qui te plaquent contre les cailloux tout au fond. C'est les bulles et pas mes mots qui te hurlent de ne surtout, surtout pas entrouvrir les lèvres en te mordant les joues. Ce soir c'est le froid qui t'enveloppe, ce n'est pas mes draps, pas ma voix, ce n'est pas moi, tu as choisi.

Nous sommes une trentaine d'ombres qui longent en cortège les falaises de l'île. Ta copine, Emilie, qui guide les lucioles aux larmes chaudes derrière elle. Elle ne s'arrêtera pas, ne s'effondrera pas, si elle te rejoint dans l'eau, alors toutes les lucioles sauteront aussi. Tes parents juste derrière, hagards. Tes amis, nos amis, les orbites vides, accablés par le bruit des vagues qui se fracassent contre les rochers. Leurs parents aussi, tu as pris des goûters chez la plupart d'entre-eux quand tu étais petit. Ils ne respirent pas. Devant leurs yeux, ce n'est pas seulement ta chute qui passe et repasse, non non, c'est nous tous qui sautons du phare! Nous tous, si un adolescent peut s'ôter la vie, alors les autres aussi. Alors mon enfants aussi - pensent-ils. Ils sont fait de la même glaise de toute façon, la glaise qui façonne les adolescents. Personne ne nous a dit comment tu l'avais fait, mais l'ombre gigantesque du phare plonge l'île dans la nuit. Nous, on sait.

Mille-neuf-cent-quarante-quatre. Sergueï Estimov, tireur alpin reconnu, quitta le toit de son immeuble volontairement pour aller s'écraser en bas. Il fut stoppé dans son élan par un arbre un peu trop feuillu avec une un peu trop bonne âme qui atténua son un peu trop courte chute. Deux jambes cassées, un coeur qui bat.

Douze-cent-cinquante. Jean - Lereveur, troubadour du roi, profita de son joli collier de corde pour tenter de se briser le cou. C'était sans compter sur Dame Rojebonde, femme du comte Rojebonde, qui, amoureuse, et transie de surcroît, avait scié la corde quelques minutes auparavant lorsqu'elle avait compris que son amant allait finir dans la fosse aux gueux. Jean - Lereveur, troubadour du roi, eut à peine quelques frictions au cou que ses amis prirent pour des marques de baisers.

Quoi ça te fait envie? Tu rigoles Henri. T'as pas choisi de coin boisé toi, c'est bien connu, le rivage sous le phare, il est cerné de rochers en forme de piques et de vagues qui pleurent, terrifiées à l'idée d'aller s'empaler sur ces derniers. Et puis pas de Dame Rojebonde dans cette histoire. Ça, j'en fais mon affaire. Ça va se jouer à la conscience.

On parle souvent des cinq étapes du deuil, plus rarement de l'onde de choc. De la mer qui tressaute sous les coups assassins du cailloux qui ricoche. Moi, je tressaute depuis ce matin.

Le premier impact, c'était le coup de téléphone, à huit heures tapantes. Cette vieille cabine téléphonique qui ne sonne jamais, sauf quand le maire appelle personnellement ma famille - il souhaite faire vivre les antiquités de cette ville. Mon père dit toujours: « Si ça sonne, c'est soit un fantôme, soit le maire qui a vu un fantôme! ». Le deuxième ricochet est arrivé très vite, avec mes genoux qui flanchent et ma tête qui heurte le sol. Quand j'ai appris, je me suis évanouie, Henri.

L'onde de choc.

Plic, assise dans le bus en direction de la plage, les passants qui ne se doutent de rien et qui marchent effrontément comme si le sol ne menaçait pas de s'ouvrir dans une crevasse volcanique.

Ploc, le grand phare au loin qui se dessine, l'air qui s'échappe de mes poumons.

Plic, les ombres sur la falaise. Et l'ombre de la falaise.

Ploc, les sanglots de ta mère, qui se brisent dans un torrent d'écume.

Le caillou sombre dans l'eau, je n'ai jamais été très bonne en ricochets. Heureusement, mon coeur n'y survivrait pas.

J'arrive vers le groupe. L'herbe s'efface sous mes pas qui la martèlent. Le creux de leurs visages m'est insupportable. Ils ont pris dix ans chacun. Les vagues. Les vagues. Toi sous les vagues. Non je ne peux pas.

Je vacille et menace de retomber dans les pommes. Quelqu'un me relève. Personne ne se serre dans les bras, chacun retient sa respiration, se tourne lentement vers la mer. Elle doit se sentir timide, elle si souvent étudiée sous toutes ses coutures, sous toutes ses lagunes, idéalisée... Le regard que nous portons sur elle aujourd'hui est accusateur et froid, nous te cherchons dans les courants Henri, nous lui en voulons. Elle le sent, elle gronde, et dans un râle honteux, secoue sa surface comme on secouerait un vieux tapis.

Je ne sais pas vraiment où nous avançons, si nous continuons de marcher sans but, on finira par faire plusieurs tours de l'île et ça, c'est franchement déprimant. Les yeux fixés sur l'immensité d'encre, je n'ai même pas vu s'approcher Emilie. Elle me barre la route, plantée devant moi.

Dans son silence, je sens qu'elle me lit comme un magazine exposé au néon. Elle ne sait pas tout, mais elle devine. Elle entrevoit la nuit que j'ai passé avec toi hier, ta dernière nuit. Elle écoute nos respirations entremêlées, ça doit lui faire l'effet d'un concert de scies.

Tu lui as dit.

Tu lui as dit, c'est sûr.

Emilie me regarde droit dans les yeux, enfin j'imagine, je n'ose pas me détacher des graviers qui jonchent le sol. Tu lui as dit bordel, Henri! Pourquoi! Pour que tu sois plus léger lors de ton envol? Pour être sûr que, lorsque que tes pieds auraient quitté le phare, tu t'envolerais en

paix vers les plus doux des nuages et pas vers les piques acérées de la crique en bas? C'est beau l'amour, c'est beau l'honnêteté, quelle grandeur d'âme, Monsieur, je vous tire mon chapeau. Mes yeux me brûlent de honte. Je suis « l'autre », la maîtresse, comme dans les films. Si ça se trouve, je suis la dernière à t'avoir vu vivant. Le vide déchire mes côtes à cette pensée. Si ça se trouve, elle doit se dire que je t'ai assassiné.

- Il m'a écrit une lettre, murmure Emilie.
- Une lettre?

Une pointe familière de jalousie vient me pincer le ventre, vieille copine. Je n'ai pas reçu de lettre. Emilie m'agrippe le visage, je tourne au blanc face à ses pupilles assassines.

- Anaïs tu me regardes dans les yeux.
Son ton est acéré, elle va me jeter dans l'eau c'est sûr.

- Je... je suis désolée.

Je balbutie. Son regard s'attendrit, mais elle ne lâche pas mon visage pour autant, ses ongles sont plantés dans ma peau. Je me sens prise au piège, ses mains sont brûlantes, fiévreuses sur mes joues.

- Idiote... écoute, je ne peux même pas m'autoriser à penser à « je ne sais ce que vous faisiez » tous les deux, ce n'est ni le moment ni l'endroit, et je me fous de savoir si tu pourras te regarder dans un miroir un jour, ce n'est pas mon problème.

Les larmes grondent sous mes yeux, pas l'ouragan, pas maintenant. Elle reprend:

- Tout ce que j'ai, c'est trois phrases sur une feuille, écrites au bic, avec une signature faite à l'arrache. Tout ce que j'ai c'est...

Sa voix craque, les sons ne viennent qu'effleurer ses cordes vocales. Il n'y a que sa peine sur cette île, que sa peine qui mange les ombres autour, je n'ai pas le droit d'être triste et les autres non plus. Et dans un dernier élan vital, elle chuchote...

- Tout ce que j'ai, c'est quelques mots d'au revoir, une promesse, deux excuses, ton nom presque effacé, une tache de café et une date en haut de la lettre. Pas l'ombre d'une piste ou d'une explication, mon amoureux s'est jeté du phare cette nuit sans prévenir, et tout ce qui me relie à lui, au pourquoi, c'est la fille avec qui il me trompait. Toi, Anaïs, tu dois me dire pourquoi il a sauté.

Emilie lâche mon visage, je cherche tes yeux dans la mer calme, tu dois déjà avoir sombré. Le cortège s'est arrêté Depuis combien de temps je ne le sais pas. Les marcheurs forment un cercle funèbre parsemé autour de nous, les yeux rivés sur mes mots, dans l'attente de ma réponse. Ils se détachent à peine sur le fond de nuit, je les sens s'étirer haut vers le ciel, ils me veulent dans leurs remparts, sans issue. L'herbe me lacère les chevilles, menottée, entravée, clouée au sol par leur question muette. Leur question ridiculement sourde. Emilie recule, tes parents avancent.

Pourquoi.

- Pourquoi.

C'est la foule entière qui exige une réponse de moi. Mais ne sois pas dupe Henri, c'est avant tout une foule qui redoute, une foule terrifiée à l'idée que de ma bouche puisse sortir les mots « À cause de vous. »

Les mains tremblantes de tes amis m'invitent. Ils me supplie de leur dire que...

Bien sûr, ce n'est pas leur faute.

C'est la faute de tes parents! Depuis tout jeune, ces derniers ont érigé un temple d'attentes et de peurs autour de toi. De tes premiers pas trop gauches, à ton premier copain trop « homme ». C'est eux. Pourtant, d'apparence, ils t'ont toujours aimé, encouragé, mais derrière les tentures et les compliments se cachait la menace. La menace. Un point de moins que l'excellence, et c'est l'île d'à côté qui t'attendait. Ah l'île, qu'elle te faisait peur. Ils t'en ont parlé pour la première fois à tes cinq ans, quand, effrayé par un poisson qui te lorgnait depuis ton assiette, tu l'avais jeté à la poubelle. « Attention Henri, encore un coup comme ça et ton père te mettra dans la barque direction l'île d'à côté. » Tes oreilles d'enfant avaient alors avalé une vague terrifiante d'histoires sur cette île que ta mère déballait, sadique. Des histoires de sirènes, de Croquemitaine, tous réfugiés sur ce bout de terre qu'on aperçoit de loin, tout à l'est. L'île de ceux qu'il ne faut pas rencontrer. Tu te rendais régulièrement en haut du phare, pour tenter d'apercevoir ces chimères qui t'attendaient au moindre faux pas. En grandissant, tu as cessé de croire aux histoires. Tu as marché plus droit, tu as été le meilleur de ta classe, et surtout, tu as arrêté d'aller dire bonjour aux monstres depuis le phare. Mais l'angoisse, elle, était toujours présente. Tu surveillais tout, tes notes, tes mots, les quatre yeux parentaux braqués sur toi en tout lieu et toute heure. Comme un petit bateau sous la lumière du phare. Alors quand la semaine passée tu as reçu la lettre de refus de l'université qu'ils avaient choisi pour toi, aller chatouiller les monstres ne t'a pas semblé une si mauvaise idée. Tu avais si honte. Tu as gravi comme tant de fois les escaliers en bois du phare, tu as plissé les yeux dans la nuit... et au moment où le faisceau de lumière a touché l'île de plein fouet, tu as sauté.

Et tes parents, devant moi, qui me supplient de leur dire que...

Que bien sûr, ce n'est pas de leur faute... Emilie t'a envoûté dès les premiers instants... tu avais dix-sept ans à l'époque. Tu rentrais chez toi à vélo par le côté est de l'île quand tu l'as rencontrée, le côté des sorcières. Tu es tombé amoureux, instantanément, inexplicablement, de la pointe de sa cigarette, de la pointe de ses seins, de tout ce qu'elle avait bien pu toucher, voir, manger, entendre. Elle t'a sourit et vous avez marché jusqu'à chez toi. Elle a soufflé très fort et soudain ta maison, ta famille ne te suffisait plus. C'était elle, à chaque respiration, le reste te semblait bien loin. Vous vous êtes retrouvés tous les après-midi sur ce chemin pendant les deux années suivantes, à faire et défaire les vagues du bout de vos doigts, à parfaire vos caresses. Vous aviez comme projet de partir ensemble, à la fin de l'été, quitter l'île pour rejoindre Londres ou Glasgow. Tu avais déjà trouvé un appartement pas trop cher avec de grandes fenêtres, imaginé les posters qui décoreraient votre chambre et trouvé un prénom pour le chat. Mais lundi soir, Emilie est venue devant chez toi. Elle a lancé un cailloux contre tes fenêtres, qui a traversé le verre, te tirant de ton sommeil. Elle t'a simplement dit que c'était fini, que c'était dommage mais que c'était comme ça. Elle ne t'a pas laissé pleurer. Elle a emprunté ton vélo, et a repris la route de chez elle. Les matins suivants se sont suivis dans un nuage de brume. Et le troisième jour, peu après deux heures du matin, tu l'as aperçue à la fenêtre de la chambre dans laquelle tu dormais. Elle t'a lancé un regard vide et s'est enfuie en courant. En sueur, tu as descendu la gouttière et tu t'es lancé à sa suite, tu pleurais, tu pleurais, sa silhouette blanche menaçait de te semer. Arrivé au phare, elle avait disparu dans la nuit. En transe, tu es monté en haut du phare, tu as sauté.

Et Emilie. Emilie aussi veut une réponse.

Emilie je ne saurais même pas quoi lui inventer. Je n'ai plus d'histoires, pardon.

Comme si je pouvais deviner ce qu'il s'est passé dans ta tête, imbécile.

On ne meurt pas à vingt ans pour une raison, pas pour un coeur brisé et encore moins pour un cyclope. D'instinct, j'imagine que tu as accepté le vide entre tes côtes et qu'il a fini par en casser une, puis deux, puis toutes les autres. Je ne sais rien Henri, je sais que j'ai terriblement mal. Que la question sourde menace de me percer les tympanes. Ton vide, tu me le laisses, tu sais? Comme un collier avec ce qui te restait de côtes, un collier trop serré qui m'empêchera à tout jamais de parler d'aujourd'hui à quelqu'un d'autre que toi.

Cette nuit, tu m'as raconté l'histoire d'un gardien de phare qui habitait sur notre île avant le début de la première guerre. Tu m'as peint sa barbe mal rasée par les jours de solitude accumulés, tu m'as chanté les poèmes sombres qu'il lançait dans la nuit quand il avait trop

bu. Tu m'as fait goûter le sel de sa peau, qui passait bien trop de temps enlisée dans la mer noire, tu m'as dessiné sur le dos, les lettres de détresse qu'il écrivait à ses amis restés sur l'île d'à côté. Cette nuit Henri, tu m'as offert sa solitude dans un écrin. Tu n'as pas parlé de chuter, tu n'as pas parlé de vagues, l'honneur du marin t'en a empêché. Tu m'as raconté les vendredis soir qu'il passait seul dans la cabine du phare, il ne descendait plus au pub depuis longtemps, voir les villageois danser lui renvoyait au visage son incapacité à aligner deux pas et il avait peur du ridicule. Tu as souligné ses longs cils qui battaient au rythme des vagues, sa capacité à reconnaître les courants, ses doigts qui couraient sur les briques de sa tour de lumière, son genoux qui tremblait toujours, surtout la nuit. Tu m'as dit qu'être triste et entouré, c'était bourgeois, que la vraie douleur, c'était d'habiter dans un phare. Indiquer les récifs aux navires, balayer le grand vide aux courants multiples, tourner sur soi-même dans la nuit, encore, encore, encore